

1356

REPUBLIQUE DU SENEGAL
Un Peuple - un But - une Foi

Elaboration du document de stratégie de réduction de la Pauvreté

**Enquête sur la perception de la pauvreté
Recueil de citations
Contribution au Rapport Final**

Thérèse Mayé Diouf
Socio-Linguiste

JUIN 2001

Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD)

Avant-Propos

L'enquête sur la perception de la pauvreté à Dakar s'est déroulée en neuf jours dans des quartiers de la capitale. Ces derniers ont été sélectionnés par la Direction de la Prévision et de la Statistique et nous en avons choisi neuf selon la catégorisation pré établie c'est à dire : trois quartiers moyennement aisés, trois intermédiaires et trois pauvres. Nous étions répartis en trois groupes, chacun des groupes devant faire un quartier dans chaque catégorie. Cette enquête a permis de collecter un certain nombre d'informations et à mettre sur pied un important corpus de données. Mon travail a consisté à faire des enquêtes de terrain dans la région de Dakar, à superviser et à corriger l'ensemble des corpus, à réécrire, reconstituer des entretiens pour en faire des encadrés(récits de vie, citations, étude cas...), dans le but de faciliter la rédaction du rapport final. Pour des raisons d'éthique, nous avons utilisé des noms fictifs dans ce document et nous avons classé les dits encadrés suivant le quartier.

Parce que... affaires unité 9

Abdourahmane Bâ, 38 ans boutiquier aux parcelles ,U 9

« Le seul moment de la journée où on arrive à vendre quelque chose c'est le matin, les gens achètent beaucoup à cette heure là mais c'est souvent parce qu'il n'y a rien à manger le midi, le petit déjeuner fait donc office de déjeuner »

« on est obligé de tout vendre au détail, le chocolat, le beurre, le thon etc car la population ne peut pas acheter les boîtes »

Ibrahima Wade, mouleur, U9

« Je fréquente cette grand-place pour fuir les problèmes à la maison, pour éviter qu'on me demande de l'argent alors que je n'en ai pas ; tous les gens qui fréquentent ces lieux sont des « démerdés », on a d'énormes problèmes pour assurer la dépense quotidienne »

« kou xiif xamul xaral, kaay lek la xam »

« dafa am lekk am doundeul », ce que nous faisons ne s'appelle pas manger, c'est pourquoi nous sommes exposés à toutes les formes de vulnérabilité

Mandiaye N'diaye, sirumaan U9

« je suis sirumaan c'est à dire que je suis chauffeur mais je ne dispose ni de voiture ni de contrat de travail, alors quand les taximen sont fatigués, il nous passent leurs véhicule les après midi. Nous sommes douze à occuper une chambre qu'on paie 12000frs cfa et sommes tous originaires du Saloum. Nous travaillons de 14h à 1h du matin. Le midi nous ne pouvons pas appeler ce que nous faisons manger, c'est plutôt du « thiap » c'est à dire que nous avons à peine le temps de mettre la main dans le bol que c'est fini, on n'en a jamais assez, des fois nous allons faire le « xaraan » (pique assiette) au niveau des garages de taxis. Pour nous soigner parce que qu'on ne peut pas ne pas tomber malade dans ces conditions, on utilise le « xam xam wolof ». Le peu d'argent qu'on arrive à gagner on le met dans des « condanés » (tirelires) pour la famille restée au village car voyez-vous en plus d'avoir nos parents en charge, nous sommes tous des pères de famille , il y en a même parmi nous qui ont deux femmes ».

Khadim Dieng, 22 ans élève, U9

« je m'appelle Khadim Dieng, j'ai 22 ans, je suis en 3^{ème} année de mécanique générale au collège Assafin. Ma famille est pauvre mais elle ne l'a pas toujours été ; elle l'est devenue après le décès de mon père en 1998. Il était transporteur et avait deux véhicules. A sa mort on s'est partagé ses biens avec sa deuxième femme et ses autres enfants. Puisque c'est ma mère qui avait le plus de garçons, on a pris la maison et nos demi frères ont pris les deux voitures, mais comme vous voyez il ne suffit pas de disposer d'une maison pour être à l'abri du « toumouranké » . Nous ne disposons d'aucune autre ressource, je suis l'aîné de la famille et je ne travaille pas à plus forte raison mes frères. Ma mère s'est mise au petit commerce mais ça ne suffit pas. Nous ne mangeons pas toujours et quand ça arrive ce n'est pas de qualité. Aucun parent ne nous aide depuis le décès du papa, on ne voit plus personne. Pour nous en sortir un peu, je suis obligé de travailler pendant les vacances, mon jeune frère fait pareil : nous allons chercher du travail de journalier dans les chantiers, parfois aussi j'arrive à trouver un stage dans de petites entreprises. Avec l'argent qu'on gagne, on paie notre scolarité, nos fournitures, quelques habits et on donne à la maman pour la nourriture. La seule solution pour sortir de cette crise serait que je puisse sortir et aller en Europe mais cela résulterait du miracle sauf si une bonne âme voulait bien m'aider ».

Modou Maïla Lô, commerçant ,U9

« La pire des pauvretés c'est d'être pauvre et de ne pas avoir de relations. Ce fut mon cas, quand j'étais élève mon père était déjà à la retraite depuis longtemps, il ne m'était donc d'aucun secours, ne parvenant à régler aucun de mes problèmes. Je dus abandonner mes études en classe de 1^{ère} : confronté d'abord à un problème d'inscription, je n'avais pas de quoi les payer, après beaucoup de « tractations » et de « takhalé » je réussis à m'inscrire mais je fus tout de suite confronté à l'achat des fournitures et pour boucler le tout, mon jeune frère tomba malade, là j'abandonnai tout et je suis resté avec lui pendant toute la durée de son hospitalisation. Je croyais pouvoir très tôt trouver du travail et pouvoir venir en aide à ma famille qui comptait sur moi mais je me trompais. Comme travail je ne trouvais que des postes de journalier, alors je me suis dit que la meilleure solution était de quitter ce pays où rien ne marchait et d'aller voir ailleurs. Je choisis donc d'aller en Guinée car je n'avais pas les moyens d'aller en Europe et puis j'espérais que de là bas je pouvais aller en Europe. Hélas je tombais à mon tour malade dès mon arrivée dans ce pays et je fus obligé de revenir au Sénégal et de reprendre mes postes de journalier. Les 1000F que je gagnais par jour ne servaient pas à grand chose et je dus m'arrêter. aujourd'hui je gère cette cantine pour une dame qui paie 50000f par mois . j'habite toujours chez mes parents car je ne peux pas me permettre de louer une chambre alors que toute la famille compte sur mes 50000f et nous sommes quatorze. »

« Les gens essaient de tricher, de camoufler leur état mais nous sommes tous pareils dans ce quartier, pratiquement aucune famille n'assure les trois repas quotidiens. Personnellement je suis tout le temps sollicité par des pères et mères de famille sans compter ceux qui ont honte de le faire sous prétexte qu'il faut du « soutoura » en tout. Je vous le répète tout le monde est pauvre dans le quartier. »

HLM grand Yoff

Issa Diouf marabout de 52 ans, HLM Grand Yoff

« Je suis originaire de Pout et ça fait quatre ans que je vis dans ces quartiers avec mes dix-sept talibés âgés de sept à quatorze ans. J'enseigne le Coran depuis vingt ans Dakar, j'ai habité plusieurs quartiers avant d'atterrir dans ce quartier : Pikine, Khar Yalla, Grand Yoff, Cité Millionnaire et Grand Médine. Je n'ai jamais passé plus de quatre ans dans un quartier. Malgré les affinités que je parvenais à nouer avec les populations, j'étais obligé de les quitter un bon jour sans avoir le temps de leur dire « aurevoir ». J'étais toujours obligé de quitter parce que le propriétaire me somrait de le faire sans délais, prétextant la finition des travaux ; c'est ainsi que de quartier en quartier, les enfants et moi avons atterri ici depuis 1997.

J'ai pu occuper cette maison grâce à l'intervention d'un ami qui eut pitié de moi quand on me renvoya de Grand Médine. Il en parla à son oncle qui, pour des raisons financières avait interrompu les travaux de sa maison. Une fois au courant et sensible à ma situation, l'oncle ne. en question me permit d'occuper sa maison jusqu'au jour où il trouvera les moyens de finir sa construction. Quand je suis arrivé il n'y avait même pas de dalle, j'ai alors demandé aux enfants d'aller ramasser de vieilles tôles dans les dépotoirs et c'est ainsi que nous avons aménagé un toit de fortune pour nous protéger des intempéries, les chambres n'ont pas de portes, devant la mienne j'ai installé un rideau de fortune.

Nous vivons de la pitance de mes talibés : chaque matin ils se lèvent à 6h30 et vont chercher l'aumône en ville, à midi ils reviennent pour aller quémander de la nourriture que nous rassemblons dans un grand bol et que nous partageons ensemble dans les maisons des alentours. L'argent qu'ils collectent me sert à entretenir ma famille restée à Pout à qui j'envoie chaque mois 30000f et un sac de riz collecté par les enfants. Les enfants reviennent chaque jour avec de petites sommes car nul n'ignore qu'aujourd'hui tout le monde est nécessiteux et on ne donne pas plus de 10F à un mendiant ; malgré le grand nombre de mes talibés je ne récolte que des sommes dérisoires. La nuit les enfants reviennent généralement avec peu de nourriture car nul n'ignore que peu de familles dakaroises préparent à manger le soir.

Pour terminer, le propriétaire de la maison m'annonce qu'il veut finir les travaux ce qui signifie qu'il faut que j'aille voir ailleurs. De puis je suis à la recherche d'une maison inachevée pour nous loger mais toutes les demandes faites et les entreprises pour trouver un toit sont restées vaines. Le propriétaire quant à lui commence à perdre patience. »

Ablaye Ndoye, « boudioumane » HLM grand yoff, marié , 3 enfants

« Je m'appelle Ablaye Ndoye, je suis aujourd'hui réduit au statut de récupérateur, c'est à dire que tôt le matin, je fais le tour des poubelles pour ramasser des objets que je pourrais revendre ou de la nourriture. Je suis mal accepté et craint par les populations qui me craignent et me considèrent comme un agresseur et un drogué. Pourtant à un moment de ma vie j'étais comme les personnes qui me fuient aujourd'hui, respectable avec un travail et un toit. J'étais receveur à la Sotrac d'où je fus licencié en 1979 parce qu'il y avait un trou dans mon versement. Pour éviter les tracasseries judiciaires, je suis allé en Gambie où j'ai trouvé du travail de journalier dans une société. J'y suis resté jusqu'au décès de ma mère en 1999, là je fus obligé de revenir car je suis l'aîné et il fallait que je m'occupe de ma femme et de mes enfants car c'est elle qui le faisait. Je suis resté au chômage pendant un moment et par la suite un ami d'enfance qui est ingénieur au CDE me trouva une place de manœuvre dans un de leurs chantiers. A la fin du chantier je me suis encore retrouvé dans la rue et c'est en ce moment que j'ai décidé de faire les poubelles. Le matin je ne donne rien à ma femme ; elle se débrouille pour manger et faire manger ses enfants. Moi je mange dans les poubelles et cela fait neuf mois que ça dure ».

Salimata coulibaly, 23 ans, bonne, HLM grd yoff

« Dans ce quartier les gens se disent aisés mais ils sont tous pareils, nous les bonnes sommes bien placés pour le savoir, moi par exemple on me donne 300frs par jour pour faire les courses et Madame exige que ça soit bon, en plus je réchauffe le plat de midi de la veille pour mon déjeuner ».

Diouf, charretier, HLM grd Yoff

« Ce quartier est constitué de « gnou tané » qui se considèrent comme riches, ils sont renfermés de sorte qu'il est difficile d'en savoir plus sur eux »

« deuk bi kou amoul bokkoo », tout tourne autour des moyens financiers, quand tu peux par exemple épouser une femme on te demande tout de suite où tu travailles et d'où tu viens . Pour nous qui venons de l'intérieur du pays, l'espoir de réussir est nul à Dakar. Pour m'en sortir des fois je fais jouer les relations à travers le système du « kal »(cousinage à plaisanterie). En tant que séerer j'ai des connaissances toucouleur ou diolas dans le quartiers et des fois je profite de ce rapport de « kal » pour leur faire part de mes problèmes. »

« La seule chose bénéfique que j'ai apprise à Dakar c'est le « nieme xiif », je supporte très bien la faim maintenant habitué que je suis à ne pas souvent manger. »

« Pour les gens du quartier les pauvres c'est les gens qui comme moi sont charretiers, maçons, manœuvres etc et nous l'acceptons, en plus de ça nous sommes prêts à faire d'autres ~~de~~ travaux du genre balayage des rues, débouchage de fosses sceptiques ou ramassage d'ordures »

« Les gens du quartier se croient supérieurs à nous et ont des fois des propos injurieux à notre égard, des fois où j'ai la malchance d'effleurer leur véhicule avec ma charrette ils me disent des choses du genre « fey 500000 te teudj lou la dou dara ci man »

Diallo, 24 ans manœuvre, HLM Grd Yoff

« Les riches nous perçoivent juste comme des ouvriers sans grande signification : quand nous leur faisons de petits travaux, ils se font tout gentils mais dès que c'est fini c'est à peine s'ils nous disent bonjour ».

Mass N'diaye, 39 ans, chauffeur, HLM Grd Yoff

« Je distingue 2 catégories de pauvres :

- le pauvre qui ne parvient pas à assurer un repas journalier
- le plus pauvre qui ne peut pas mendier parce qu'il a honte de le faire

tel est le cas d'un de mes « grands » qui a 49 ans et sept gosses. De boulanger salarié il est passé à journalier. C'est dégradant car il gagnait bien sa vie , maintenant il n'a plus rien, son patron libanais l'a licencié comme ça du jour au lendemain. Ce sont les étrangers qui aggravent la pauvreté au Sénégal »

Moussa Ngom, maçon, HLM Grd Yoff

« j'ai travaillé chez une dame dans le quartier, c'était de petits travaux de bricolage, à l'heure du repas elle s'est arrangée pour nous faire payer chacun 200f alors que nous étions chez elle, à son service, sous ses ordres, elle n'a pas de cœur cette dame et ce sont des personnes comme ça qui se disent riches, c'est scandaleux »

Malick Diouf, plombier, 50 ans, HLM Grd yoff

« je travaillais à la SISMAR » et depuis 1971 j'ai perdu mon travail , les ouvriers comme moi sont pauvres et ne sont pas respectés, l'état par exemple ne nous reconnaît pas, nous sommes victimes de licenciement abusif, nous ne bénéficions d'aucune allocation de retraite alors qu'à un moment donné nous cotisions à l'IPRES.

j'ai été employé pendant 10 ans à la MTOA sans métier ni diplôme. Des usine de ce genre appauvrissent les gens parce qu'on n'a pas de statut et après 10 ou 20 ans de bons et loyaux services elles te jettent à la rue et là tu grossis le rang des pauvres. Actuellement je fais du « xoslu » pour faire bouillir la marmite alors que j'ai un frère millionnaire mais il ne fait absolument rien pour moi, d'ailleurs mon père est mort parce qu'on ne pouvait pas payer ses ordonnances et le jour de ses funérailles il a immolé un bœuf, c'est indécent. C'est ça dans ce quartier, il ya les deux extrêmes, les très riches comme mon frère et les très pauvres comme moi »

Diouma Faye, vendeuse tangana, HLM grd yoff

« dans ce quartier il y a 2 catégories de personnes :

- les « am khalis » (ceux qui ont l'argent = les riches)
- les « am Yalla » (ceux qui ont Dieu = les pauvres)

Yeumbeul

Aliou SALL, 25 ans, tailleur, gardien, célibataire, Yeumbeul

« Ici à yeumbeul, on fait du « fortatu » alors qu'on est tous qualifiés avec un métier sans aucune possibilité d'exercer quelque part, on a tout essayé en vain »

Abdoulaye Sarr, chômeur, Yeumbeul

« La pauvreté se mesure dans les cas de maladie grave avec impossibilité de se prendre en charge. avec les obligations familiales, il est difficile de faire face aux charges . Tout individu aspire à pouvoir régler ses propres problèmes ainsi que ceux de ses parents mais ici même pour aller chercher du travail ici nous avons un problème pour trouver le billet. C'est le « takalé » systématique et dans tous les domaines. Nous travaillons tous dans ce que nous avons dénommé le « projet Chine » c'est à dire préparer le fourneau, le matériel à thé et attendre progressivement que le cas du sucre, thé, et autre soit réglé, c'est vous dire qu'on passe nos journées à faire du thé, si jamais nous trouvons de quoi le payer. »

Malick Diouf, chômeur, yeumbeul

« la pauvreté nous a physiquement et spirituellement changés parce que nous ne sommes plus nous mêmes. Nous avons chacun un ou deux pantalons, mon frère ne peut pas sortir depuis qu'il s'est levé ce matin car il n'a rien à se mettre, nous échangeons nos habits mais puisque nous sommes plus nombreux qu'eux, le dernier à se lever ne trouve plus rien à se mettre. »

Alassane Diouf, 22ans, fraudeur, Yeumbeul

« Quand on voit les bâtiments on a l'impression qu'il y a quelque chose dans les maisons mais tel n'est pas le cas, c'est la misère à l'état extrême à l'intérieur. Il y a par exemple des maisons de plus de vingt personnes toutes à la charge d'une seule femme : la maman, car le père est à la retraite depuis des années et aucun des enfants ne travaille. Nous aurions souhaité nous marier mais sans travail et à la charge de nos parents ce n'est pas possibles. Des fois une femme se marie et après sept ou huit gosses est obligée de revenir avec ses enfants chez ses parents car son mari n'arrive plus à les nourrir. »

Thiaroye

Pape Fall, trafiquant de drogue, 26 ans, Thiaroye

« J'ai 26 ans, je suis chômeur et l'aîné d'une famille de 11 personnes qui s'est installée à Dakar il y a 15 ans. Nous sommes originaires du Djolof et nous sommes venus grossir le rang des pauvres issus de l'exode rural. Mon père est aujourd'hui âgé de 67 ans et il ne voit plus mais avant cela il était maçon et parvenait tant bien que mal à joindre les deux bouts. Sa maladie est venue aggraver la situation, elle a complètement bouleversé notre vie. Ma mère a dû vendre les rares bijoux qu'elle possédait pour pouvoir subvenir aux besoins de la famille. La situation s'est progressivement dégradée malgré tout et je fus obligé d'arrêter l'école. Au début on parvenait tant bien que mal à assurer les trois repas mais très tôt ce fut impossible et je souffrais de voir ma famille supporter la fin en silence. Alors je me suis mis à chercher du travail en vain. J'ai commencé à fréquenter des amis d'enfance qui étaient revendeurs de drogue et qui s'en sortaient plutôt bien. Je m'y suis mis moi aussi car je n'avais pas le choix, je n'aime pas ce travail, je le fais malgré moi mais je n'en peux plus de voir ma famille dans une telle misère, même si c'est encore difficile je parviens à la nourrir. J'ai été arrêté à deux reprises mais mes parents ne m'ont jamais demandé pourquoi, j'estime qu'ils sont au courant de mes activités car l'information circule dans le quartier et ce n'est un secret pour personne que mes amis et moi nous nous livrons au trafic de drogue. »

Mbaye Diop, 23 ans, soudeur, Thiaroye

« Nous les jeunes nous sommes les plus pauvres, à 23 ans on ne peut pas régler grand chose, si au moins on pouvait avoir quelque chose chaque fin de mois mais rien, après six mois de formation je n'ai ni travail, ni attestation et par voie de conséquence je ne suis rien. »

Aliou Dièye, 23 ans, chômeur, thiaroye

« Je suis chômeur, j'ai essayé d'être apprenti car rapide car tout ce que j'ai appris la bas c'est me droguer, aujourd'hui je ne fais plus rien. La pauvreté pour moi c'est vivre sans avoir de quoi vivre, c'est le manque de liberté, c'est désirer quelque chose et ne pas pouvoir y accéder ou l'obtenir et nous sommes tous victimes de ça à Thiaroye, nous sommes la basse classe, les autorités ne nous respectent pas et avec elles le reste de la population dakaroise. »

Pape Dramé, 22 ans, tailleur, thiaroye

« Notre salut nous le devons à la solidarité qui règne dans le quartier ; quand l'un d'entre nous a des difficultés tout le monde lui vient en aide, les riches, les moins riches, les pauvres. Dans pratiquement toutes les maisons une seule personne travaille, c'est pourquoi maintenant personne ne s'occupe du petit déjeuner, c'est un mot qu'on a rayé de notre dictionnaire : les mamans ne font que le déjeuner, quand au dîner on le « passe » souvent, en tous cas il est loin d'être une priorité. D'ailleurs les rares foyers dans lesquels on mange trois fois par jour sont ceux d'immigrés. Il faut quand même rendre hommage aux femmes qui se « décarcassent » du matin au soir pour assurer la survie de la famille. Sans elle ce mot aussi disparaîtrait du dictionnaire. »

Ismaila Pouye, 38 ans, marié, chômeur, Thiaroye

« Les gens essaient de dissimuler leur pauvreté mais ce n'est pas possible surtout quand on a faim ; hier par exemple une dame est venue me voir en pleine nuit car elle avait tellement faim qu'elle n'arrivait pas à dormir et elle n'avait que 35frs, j'étais obligé de demander à ma femme de lui donner un des pains qu'elle n'avait pas réussi à vendre »

« Ma femme participe activement à la gestion du ménage pour ne pas dire que c'est elle qui gère, comme je n'ai pas de revenu fixe je lui donne tout ce que je parviens à « ramasser » et elle gère. Des fois quand j'arrive à acheter un sac de riz je le fais mais je me suis rendu compte que ça ne servait à rien d'acheter un sac de riz et de n'avoir rien pour préparer ce riz. Quand je travaillais j'avais une ardoise chez le boutiquier et je pouvais prendre jusqu'à 35000frs mais maintenant il ne veut pas que je dépasse 2500frs. Il connaît ma situation et lui aussi défend ses intérêts, c'est normal, il a peur que je ne puisse pas honorer mes engagements ; à force de dépanner des gens comme moi, on risque de tomber en panne. »

« Personne ne nous aide dans ce quartier, conséquence : vagabondage, délinquance juvénile, prostitution, adultère etc . Il y a beaucoup de filles mères ici, je connais des jeunes qui vendent de la drogue par nécessité, des familles entretenues par des prostituées. Les familles sont au courant des agissements de leurs enfants mais comme on dit : « xiif du mbokk ». Un père de famille qui ne peut assurer un repas par jour à sa famille aura tendance à fermer les yeux quand sa fille sort tous les soirs et revient avec de l'argent et les fait vivre avec cet argent là. »

« L'image qu'on nous colle est frustrante, pour tout le pays thiaroye = délinquance, banditisme... Pourtant il y a tellement de cadres issus de ce quartier mais dès qu'ils ont réussi ils sont allés s'implanter ailleurs dans les quartiers résidentiels de Dakar, ils ne veulent même pas qu'on sache qu'ils sont d'ici. »

Ouakam

Omar Kane, 73 ans ,ouakam

« Je suis arrivé à Dakar le 07 Janvier 1955, je voulais apprendre le métier de tailleur et par chance j'ai trouvé mon frère avec une machine, il me la prêta et c'est ainsi que je me mis à l'ouvrage. Deux mois plus tard il me présenta à une dame « toubab » qui m'engagea comme boy et qui entreprit de m'apprendre le français, mon salaire s'élevait à 5000frs. Comme je ne travaillais que le matin cela me permettait de continuer mon apprentissage du métier de tailleur les après midi . Il en fut ainsi pendant un an et demi et je pus finalement avec l'appui de mon frère et celui de ma patronne me payer une machine à coudre. je pus économiser et construire une maison dans mon village. En 1971 je fus engagé par un autre blanc qui gérait un hôtel et en 1985 je pris ma retraite. Ma pension s'élève à 29000frs par trimestre. Grâce à des relations j'ai pu faire beaucoup de petits boulots après, de vendeur de noix de colas à animateur de radio. Je signale aussi que je suis le 1^{er} peul firdou mouride et c'est grâce à cela que j'ai pu réussir, tous mes enfants ont immigré grâce à mes relations et aux prières de mon marabout. Pour moi la richesse c'est jouir d'un sérieux capital relationnel, je n'avais rien au départ mais grâce à mes relation ma famille a aujourd'hui trois maisons à Kolda, deux à Dakar et une à Marseille »

Hamo 4

Fatou Gassama, Hamo

« Tout le monde est pauvre ici, la seule différence se trouve dans la « priorisation » des choses ; tout le monde est fonctionnaire avec un salaire qui suffit juste pour la nourriture. Maintenant il y a des gens qui préfèrent s'habiller ou acheter des meubles et d'autres qui mettent tout dans la nourriture et c'est eux qu'on considère souvent comme les plus pauvres alors que tel n'est pas le cas.. Ceux qui comme moi aspirent à plus de confort mettent tout ce qu'ils gagnent dans l'acquisition de matériel visible, tous leurs revenus y passent alors on s'endette, on commence à sauter un ou deux repas et on ne s'en sort plus. A force de vouloir vivre au dessus de nos moyens et de paraître ce qu'on n'est pas on finit par s'appauvrir, « cono bi gnun gno ko tegg sugnu bopp ». Moi par exemple quand mon mari vivait je vivais dans un luxe relatif, à sa mort je n'ai pas voulu paraître pauvre et j'ai commencé à m'endetter pour maintenir le cap. Résultat, j'ai basculé dans la pauvreté et je passe tout mon temps à quémander pour vivre. »

Lala Aïdara 25 ans célibataire un enfant, Hamo

« Je suis née à Tambacounda en 1976, je ne me rappelle pas de la date exacte, j'ai arrêté mes études au C.E.1. A Dakar j'ai fait le centre de formation féminine où on nous apprendait la couture puis j'ai travaillé dans un salon de coiffure pendant deux ans mais ne supportant plus les conflits et autres commérages qui caractérisaient ce milieu J'ai quitté ce travail, c'est aussi surtout parce que je suis tombée enceinte et ma mère m'a chassée de la maison. Je suis alors allée m'installer chez ma grand mère. Finalement on a pu régler le problème et je suis revenue vivre avec ma mère. Le père de mon enfant fait ce qu'il peut mais il n'a pas les moyens de m'épouser, mon enfant a actuellement 3ans et son père nous aide selon ses possibilités. Maintenant je fais du petit commerce et c'est avec ça que je fais vivre mon enfant, je participe aussi aux dépenses de la maison. J'envisage maintenant de me marier avec mon copain mais comme il n'a pas les moyens je vais être obligée de vivre chez ses parents et cela me fait un peu peur ; il occupe une seule chambre dans la maison et a plusieurs sœurs, ce qui ne facilite pas les choses, mais nous allons essayer de faire avec. J'ai tellement souffert pendant cette grossesse du mépris de tout le monde et je continue encore à souffrir, mon seul recours c'est le mariage. Je souhaite aussi partir un jour aux états unis pour y exercer le métier de coiffeuse, je pourrais ainsi acheter ma propre maison et ne plus avoir de problèmes . »

Alioune Diop, Hamo 4

Je m'appelle Alioune Diop, je suis saint-louisien et j'ai 62 ans. Après mon diplôme d'infirmier en 1975 j'ai intégré l'institut dentaire de Dakar pour une formation de deux ans, après je fus affecté à Thiès j'y suis resté un an. Je suis ensuite revenu à l'institut comme moniteur et là je fis la connaissance d'une dame épouse de ministre qui m'aimait bien . comme le poste que j'occupais était très convoité je fus affecté à ourossogui. Ça c'était vraiment une punition des conditions de travail extrêmement difficiles mais ce fut vraiment une école pour moi. Un an plus tard l'épouse de ministre fit une intervention en ma faveur et je fus affecté à Mbour, elle aussi elle y servait et grâce à elle je pus travailler à titre privé au niveau de son centre de santé. Cela me fit beaucoup de bien car je pus gagner jusqu'à 250000frs alors que dans le public je n'avais que 140000frs. J'y suis resté pendant neuf ans et quand ma bienfaitrice fut affectée moi aussi on me renvoya dans le public au centre de santé de Ouakam où j'ai fini ma carrière en 1996. Mon salaire avait bien entendu baissé mais grâce au service que me rendaient certains patients je pus m'en sortir. A la retraite ma pension est tombé à 80000frs . Heureusement j'ai pu avoir cette maison mais tout n'est pas gagné car c'est l'IPRES qui l'a payée et il faut que je lui rembourse ce qui n'est pas encore fait. On

m'avait proposé de continuer à exercer après ma retraite mais le transport est très cher, Hamo est très enclavé. Pour pallier à l'amenuisement de mes ressources financières, j'ai du ouvrir un cabinet de soins mais comme je suis l'imam adjoint je fais presque du social. Pour une extraction de dent par exemple au lieu de 8000frs je demande 500frs. Des fois des voisins viennent se faire soigner gratuitement. Disons que ce cabinet ne sert plus qu'à m'occuper. »

N'diaya Samb Sall, 41 ans vendeuse, Hamo

« je suis née à Rufisque et j'y ai passé toute mon enfance , je suis célibataire et mère d'un garçon de 17 ans . Je vis ici chez mon grand frère qui s'occupe de moi depuis 1986. En 1992 il avait été licencié et on se débrouillait pour se nourrir, il arrivait difficilement à gérer la maison mais même si les repas n'étaient pas de bonne qualité on mangeait quand même. Grâce à Dieu il a retrouvé du travail et au moins il a un salaire. Moi je n'ai aucune formation aussi ai-je décidé de faire du commerce car je m'occupe seule de mon fils. Depuis un an donc j'ai pu louer cette cantine 15000 le mois et je vends de petites choses à manger, je fais ainsi un bénéfice journalier de 4000frs ce qui n'est pas mal car mon frère refuse que je participe aux dépenses de la maison, il m'a suggéré de bien prendre soin de mon enfant et c'est tout . Ma clientèle est surtout composée de femmes et de jeunes filles. Elles mangent ici pour plusieurs raisons : soit on ne fait pas à manger chez eux le soir , soit il y a très peu à manger ; des fois aussi c'est parce qu'il y a du riz réchauffé chez eux le soir et ils préfèrent manger un sandwich. je ne parviens à vendre que les premiers jours du mois sinon je donne à crédit jusqu'à la fin du mois. j'accepte de le faire car souvent ce sont de bons clients et nous sommes voisins depuis plus de dix ans maintenant. Même ceux qui ne peuvent pas payer la totalité parviennent à donner une partie et je les comprends parce que je sais qu'ils ont tous des problèmes de survie, contrairement à ce que les autres pensent, il ne reste plus que le « sag » dans notre quartier, tout le monde est fatigué ici même moi ,le problème c'est que les chefs de ménage ont des revenus fixes alors que le coût de la vie ne cesse de croître. »

Abdou Lahad Lèye , 29 ans , HAMO

« je suis célibataire et à 29 ans je vis aux crochets de ma sœur qui est veuve et mère de 6 enfants. La plupart des gens qui habitent sont des agents de banque à la retraite ou qui ont perdu leur emploi, souvent ils ont des enfants mineurs. C'est le cas de ma sœur qui est veuve depuis 98 et qui n'a que des enfants mineurs âgés de 7 à 17 ans, elle ne travaille pas et moi non plus. On compte sur la solidarité des gens du quartier et la compréhension des boutiquier pour manger, c'est dur à vivre mais on n'a pas vraiment le choix. »

Babacar Kouma, 19 ans chômeur, HAMO

« Quand j'ai vu des gens diplômés chômer dans le quartier j'ai décidé d'arrêter mes études car cela ne sert à rien de perdre son temps sur les bancs pour se retrouver ensuite dans la rue. Je ne travaille pas car il y a des choses que je ne vais jamais faire, manœuvre par exemple. J'ai des idées mais personne ne veut m'aider, les parents ne nous prennent pas au sérieux car ils disent que nous sommes jeunes, ils nous font croire qu'ils n'ont pas les moyens mais ce n'est pas vrai « pa yi degnou yor »

Songo niang, 21 ans chômeur, HAMO

« Nous sommes tous chômeurs ici, nous passons nos journées et nos nuits à faire du thé et à traîner dans le quartier, certaines mamans nous prennent même pour des voyous alors que les voyous c'est certaines d'entre elles, comme nous ne nous couchons jamais à l'heure nous

voyons tout ce qui se passe dans ce quartier et les mœurs s'y dégradent gravement. les jeunes filles se prostituent de plus en plus , et les mamans sont des « cagas » il y a beaucoup d'adultère dans le quartier, ce n'est parce que leur mari ne peuvent plus subvenir à leurs besoins matériels qu'elles ont le droit de les tromper. L'autre jour par exemple il y avait deux dames du quartier mères de famille dans l'arrière boutique avec le vendeur, ils s'étaient enfermés. Nous étions devant la maison qui fait face à la boutique, une des filles de la maman est venue demander sa mère et le 2^{ème} boutiquier lui a dit qu'elle n'était pas là, un quart d'heure plus tard elles sont sorties mais quand elles nous ont vu elles avaient des problèmes pour s'en aller, alors on a crié très fort « caga », elles n'ont rien dit et se sont enfuies. On voit même des vieux du quartier courtiser la femme du voisin ou leur propre bonne. »

Ramatoulaye Kome, 25 ans Célibataire 2 enfants, HAMO

« Je suis d'accord je n'ai rien sinon deux enfants en charge mais il impensable que je devienne domestique, c'est dégradant : entre les filles il y a une grande concurrence alors imagine si je deviens bonne, je vais avoir un complexe fou et puis même les gens pour qui la bonne travaille ne la respectent pas, en plus ce qu'elle gagne ne lui permet pas de faire grand chose. Pour m'en sortir je demande de l'argent à mes copains car j'en ai plusieurs et celui qui ne donne pas est tout de suite viré. Puisque je satisfait leurs désirs ils n'ont pas le droit de ne pas satisfaire les miens. »

Pikine Icotaf

Ndèye Fall, prostituée, 37 ans, Icotaf

« Je faisais du commerce avant, j'allais en Gambie et dans d'autres pays, je suis même allé à la Mecque à deux reprises .J'ai divorcé à deux reprises aussi et actuellement je me suis enfuie du domicile conjugal car mon mari me bat, il ne fait rien pour moi, même pour manger ou me vêtir je suis obligée d'aller dans ma famille me faire aider par mes sœurs. Maintenant j'ai arrêté le commerce et je me drogue, tout ce que j'ai y passe, quand je suis « sick »(en manque) je déconne, je vends tout ce qui me passe sous la main, mes habits , ceux que j'ai emprunté tout quoi . Aujourd'hui je me prostitue, je fais du racolage ce qui me permet de gagner jusqu'à 30000frs alors qu'avant j'allais dans les bars et les boîtes de nuit, ces lieux ne marchent plus très bien. J'ai fait plusieurs pays d'Afrique et ne suis revenu au Sénégal qu'en 1987 et c'est là que je me suis vraiment enfoncée dans la drogue. J'ai mais beaucoup mon premier mari mais comme il ne convenait pas beaucoup à mes parents ils ont tout fait pour nous séparer et ça a marché. Ils m'ont trouvée un autre mari mais comme je n'en voulais pas j'ai fugué et je suis partie du pays, à mon retour j'ai commencé à traîner dans les bars, j'y ai fait la connaissance d'italiens et ce sont eux qui m'ont véritablement initiée à la drogue dure. J'ai aussi travaillé dans des bars à « putes » et puis un jour alors que j'étais saoule j'ai voulu escalader le mur et je me suis cassée la jambe , j'ai essayé de le cacher et ça s'est infecté, j'ai donc été hospitalisée pendant neuf mois ; du coup j'avais arrêté de me prostituer et de me droguer mais j'ai encore recommencé à cause de mon mari qui n'arrête pas de me battre. Je suis complètement anéantie mais malheureusement personne ne veut me comprendre à commencer par mes propres parents. »

Abdoulaye Gaye, Icotaf

« Notre plus grand problème ici ce sont les inondations, dès que les pluies commencent on oublie même les problèmes de survie tel que le manger, nos maisons sont remplies d'eau et tout le monde souffre de paludisme à cause des moustiques. »

« Ce sont les femmes qui gèrent et font vivre les ménages, elles sont plus dégourdies.»

Mamadou Guèye, 33ans , Icotaf

« J'ai fait des études jusqu'au bac que j'ai obtenu en 1989, je suis allé à l'université pour faire des études en Anglais mais je n'ai pas pu dépasser la 1^{ère} année. Je suis ensuite allé chercher du travail à Thiès, j'y gérais un poulailler. Un an et demi plus tard je suis allé à Mbour où un ami de mon père qui avait des pirogues m'avait demandé de les lui gérer. J'y ai passé deux ans et puis j'ai décidé de m'embarquer dans les bateaux, ma famille n'était pas du tout consentante car nous ne connaissons pas la mer. Finalement je suis retourné à Thiès où j'avais entendu parler de la mise en place d'un comité de vigilance, par la suite on m'a fait appeler de la bas pour monter un comité pareil car les vols armés se multipliaient dans le quartier. Je fus ensuite recruté au programme de nutrition communautaire mais je n'y ai pas duré à cause de mes activités politiques qui m'empêchaient d'être assidu à mon travail. Puis nous avons instauré des « écoles alternatives » ; puisqu'il n'y a que deux écoles publiques dans le quartier, nous voulions juste compléter la formation des élèves mais finalement ça a été érigé en école en plein temps . »

« 60% de la population est constitué de gens provenant de l'exode rural, à l'époque le loyer n'était pas cher et les dakarois avaient une vision négative des banlieux, personne ne voulait y habiter. L'autre avantage était le fait que l'on ne soit pas loin de la zone franche industrielle, les gens pouvaient trouver assez facilement un emploi même si ce dernier n'était pas fixe. Avec les licenciements, les compressions le nombre de chômeurs donc de personnes passant de « preneur en charge » à « pris en charge » a plus que doublé. Du coup tout le monde veut faire du petit commerce mais ça ne marche pas car tout le monde vend la même chose, en plus il y a trop de vendeurs et peu d'acheteurs. »

« En ce qui concerne les jeunes le grand problème c'est qu'ils sont presque tous analphabètes et difficiles à organiser. Des fois tu viens avec un partenaire leur proposer quelque chose mais ils pensent tout de suite que tu veux les arnaquer. Ils refusent de se moderniser. »

Doudou.Joop, chômeur, Icotaf

« Quand on quitte son pays c'est parce qu'on n'a pas le choix, à force de voir les gens émigrer et revenir avec plein d'argent on est aussi tenté de faire pareil, tout le monde veut sortir de cette misère. J'ai tenté ma chance mais comme je n'avais pas assez d'argent pour aller loin et payer le billet d'avion, j'ai voulu aller au Gabon en passant par la route. J'ai d'abord pris le train pour me rendre au Mali, de là bas j'ai pris le bus jusqu'en Côte d'Ivoire, de la Côte d'Ivoire je suis allé au Bénin, ensuite au Nigéria, au Ghana et au Cameroun toujours en bus. Je suis resté bloqué au Cameroun pendant cinq mois car je n'avais plus d'argent, ça a été très dur on a été obligé de vendre nos affaires car on n'arrivait pas à trouver du travail, finalement des Sénégalais qui y vivaient depuis un moment ont accepté de nous héberger mais il fallait se débrouiller pour manger, on vivait dans la promiscuité la plus absolue, les Camerounais n'ont pas été solidaires, parfois je regrettais d'avoir quitté mon pays. Comme on était à la frontière j'ai décidé d'aller à Yaoundé pour trouver du travail, j'y ai passé une année à vendre des montres mais ça ne marchait pas, dès que j'ai eu de quoi reprendre la route je suis allé au Gabon, j'ai réussi à y rester cinq ans comme vendeur ambulancier mais je ne m'en sortais car la vie y est trop chère. Avec un peu d'effort on s'en tire beaucoup mieux ici que là-bas mais puisque qu'on part dans l'espoir de revenir riche on espère jusqu'au dernier moment et surtout on a peur de revenir plus pauvre qu'avant, je connais plein de gens qui sont restés à cause de ça, mais moi je ne suis pas tombé dans le piège. J'avais pourtant choisi le Gabon parce que j'y avais des parents mais ça ne veut rien dire. J'envisage de ressortir du pays mais ce ne sera plus jamais pour aller en Afrique, tous les pays africains se valent. Mon père ne m'a jamais pardonné car c'est lui qui m'avait donné toutes ses économies pour faire ce voyage raté, c'était 150000f à l'époque. Si j'avais investi cet argent dans une activité ici peut-être bien que je m'en serais bien sorti mais je ne le saurais jamais. »

Daouda Fall, journalier, Icotaf

« Nous ne sortirons jamais de cette situation de pauvre car on a l'impression que les gens font tout pour nous y enfoncer, moi je suis journalier dans les usines et le peu que je gagne dans la journée il faut que je le partage avec le responsable du recrutement sinon il ne me reprend pas la semaine d'après. »

Grand Dakar

Mère Fatou Ndiaye, 71 ans , Grand Dakar

« Mon mari est décédé depuis 86 et je vis seule avec mes sept enfants dont un malade mental, notre seule ressource est l'argent des trois chambres de la maison que j'ai été obligée de louer ce qui fait 19000 frs par mois. Ici je n'assume que le repas de midi, chacun se démerde pour le petit déjeuner et le dîner... On est tout le temps menacé de déguerpissement, En 86 on avait même reçu des papiers mais depuis lors nous sommes toujours là. »

Kéba Cissé, 32 ans ,drogué, Grand Dakar

« Je vous dis tout de suite tout le monde est pauvre dans ce coin mais il y a deux catégories de personnes : les justes et les louches. Moi je fais partie des louches, pourtant rien ne me prédestinait à ça, comme tous les enfants j'ai fait l'école coranique et l'école française jusqu'en terminale. A 12 ans déjà je travaillais et j'utilisais l'argent que je gagnais pour acheter de la drogue en cachette, j'ai commencé à voler, à vendre les affaires de ma mère et ça a pris de l'ampleur. En 1989, j'ai fait la prison. Mon père est décédé en 94, alors j'ai pris ma part d'héritage qui s'élevait à 1.643.000, j'ai tout bouffé en quelques jours, je fumais jusqu'à 50000frs par jour. Heureusement je n'avais pas réussi à vendre la maison. Ma sœur qui vit en Casamance m'a récupéré mais très vite je devins agressif avec elle car j'étais en manque , je ne pouvais plus rester la bas. Pour m'éloigner de mes fréquentations ma mère a récupéré sa tontine et m'a donné pour que je quitte le pays . Je suis allé en Côte d'Ivoire mais ça a vite déjà dégénéré car je continuais à me droguer et les ennuis avec la police n'ont pas tardé. Je suis donc revenu au Sénégal en 99 mais très vite j'ai encore été arrêté puis relaxé au bénéfice du doute. Maintenant je suis là et je ne fais rien, pour avoir ma dose de came, j'arnaque les autres drogués, je réduis par exemple du paracétamol en poudre et je leur fais croire que c'est de l'héroïne, des fois ça marche, d'autres fois non. Je fais n'importe quoi pour avoir ma drogue : vol, agression etc mais je sais que je ne suis pas mauvais. J'ai fais quatre cures à l'hôpital mais chaque fois je replonge car le milieu est composé que de drogués. J'ai un grand frère qui m'a renié il y a longtemps, il a toujours essayé de m'aider mais rien, je lui ai même volé son antenne TV5. J'aimerais tellement ne plus faire souffrir ma mère, en plus de la misère dans laquelle elle vit, je ne lui fait que du tort, elle est vieille et la dernière fois elle est tombée dans les toilettes et s'est cassée le bassin, là elle marche avec des béquilles. Le seul moyen de me sortir de cette situation c'est de quitter ce quartier mais je ne pense pas que ça arrive un jour . Toutes les couches de la population de Dakar viennent s'acheter de la drogue, les religieux surtout les mourides, les politiciens, les gens du show biz , des personnes très haut placées quoi. Le pire c'est la population qui nous incite au vol, il y a toujours quelqu'un qui demande qu'on lui trouve un téléphone portable et pourtant ils savent qu'on les vole. Même les chefs de famille sont corrompus par les dealers, ils leur verse de l'argent et ils ne disent rien. Ça va être très difficile de sécuriser ce quartier sauf si on fait déguerpir tout le monde , à mon avis c'est le seul moyen de faire disparaître la drogue ici. »

Abdou Gueye, 28 ans, chômeur, Grand Dakar

« je suis venu de Bargny pour trouver du travail à Dakar, j'ai été apprenti super avec mon frère qui a trouvé la mort dans un accident. Je suis ensuite allé habiter avec ma grand mère mais elle est morte elle aussi. J'ai décidé de rester malgré tout et je suis venu habiter avec des copains, nous avons loué une chambre à six à 15000 Frs. Nous avons d'énormes problèmes

pour manger, nous achetons des plats de riz au restaurant et c'est tellement petit qu'on n'en a jamais assez . moi c'est le seul repas que je prends dans la journée. Je ne peux plus retourner à Bargny car tout le monde pense que j'ai de l'argent maintenant. Je n'arrive plus à avoir de copine car sans argent c'est pas possible. Tout ce que je sais faire c'est conduire mais je ne dispose pas de permis de conduire alors ça n'équivaut à rien .»

Baye Senghor, 60ans , vendeur de pain rassis, Grand Dakar

« Je suis venu de Niakhar en 1971, à l'époque j'avais une charrette et je transportais des marchandises. En 1974 je fus engagé dans une boulangerie et y suis resté jusqu'à la retraite. C'est quand j'ai réalisé que les gens en étaient réduits à manger du pain rassis alors que c'était destiné aux moutons que je suis allé voir mon ancien employeur pour qu'il me donne ses restes de pain. Quand lui aussi a vu que ça marchait il m'a demandé d'être l'intermédiaire entre lui et les femmes qui viennent acheter. La baguette de pain rassis est vendue 60f au lieu de 125f pour le frais. Si les gens l'achètent c'est parce qu'ils n'ont pas autre chose et ils sont encore heureux car y en qui n'ont même pas de quoi acheter ce pain là. »

Mame Diamé, 40 ans , Grand Dakar

« J'ai quitté la Casamance quand j'étais toute petite, je travaillais comme bonne chez des gendarmes français et je pouvais gagner jusqu'à 100000f par mois. Depuis leur camp a été fermé, ils sont tous rentrés et je me suis retrouvée sans travail, je fais du « fortatu » en vendant des produits de chez moi tel l'huile de palme, les mangues etc . Je vis dans une chambre avec mon mari et mes deux grandes filles. Pour le repas je fais des plats de chez moi qui ne sont pas du tout cher et j'en prélève pour le dîner. Tout ce que je gagne passe dans le paiement de la scolarité de mes filles, j'aimerais qu'elles soient un jour autonomes malgré la pauvreté dans laquelle elles ont grandi. »

Auguste Faye, chef de quartier, Grand Dakar

« Ce qui caractérise les populations de mon quartier c'est le manque d'éducation de base, le manque d'hygiène , la mauvaise foi et l'immobilisme des pauvres face aux problèmes. 90% de la population est pauvre et l'aide est faible et mal répartie : ce sont souvent les plus aisés qui en bénéficient. »

« Il y a ici des « neww doole », des « adjni niak », des maisons sans toilettes, des maisons où personne ne travaille, d'anciens riches qui ont fait faillite et sont devenus pauvres, des chefs de ménages seul soutien décédés laissant leur famille dans la plus grande vulnérabilité »

Kanté, 46 ans, chomeur père de 5 enfants, grand Dakar

«Grand Dakar fii la ray bi tenee » , une chambre est occupée par neuf ou dix personnes, quand on est malade on n'a pas les moyens de se soigner, pratiquement tous les autochtones ont perdu leurs maisons et sont allés installer ailleurs . Moi je suis né dans ce quartier, ma mère l'avait acheté en 1957 à 7000frs, c'est grâce à ça que nous ne sommes pas dans la rue. Je travaillais dans une société d'assurances comme courtier, depuis la faillite de cette compagnie en 1993 je vis de « xoslu ». Quand je n'en peux plus j'emprunte une voiture à un copain et je fais du « clando ». j'ai envoyé ma femme et mes enfants au village de mes grands parents ; je leur donne rien, je ne les nourris pas , je ne peux tout simplement pas, je passe la journée à « compter les poteaux ». A la mort de mes parents j'avais hérité d'une petite somme avec

laquelle j'avais acheté un petit lopin de terre à cultiver mais ça ne marche pas parce que j'ai été marabouté pour ne pas réussir, quand je dis ils je parle de mes demi frères. Le seul salut c'est « xoti »(sortir du pays), et je compte vendre mon champ pour m'en aller. »